

La Commune de Paris

Respectons ses Enseignements

Il y a de cela près de trois quarts de siècle, le prolétariat parisien se leva comme un seul homme contre la bourgeoisie française qui avait amené la famine et le désarroi complet comme corollaire de SA guerre et de SA défaite contre la Prusse.

Ainsi, pour la première fois, les esclaves modernes signifiaient à coups de canons à la classe dominante que c'est une illusion de croire en l'éternité de son système d'exploitation de l'homme par l'homme.

Les communards, après avoir chassé Thiers et ses acolytes, proclamèrent le pouvoir aux mains des producteurs. Effectivement le prolétariat posséda les leviers de commande mais, pour une série de raisons avant tout objectives et aussi subjectives, le pouvoir glissa à nouveau dans les mains de la bourgeoisie qui vengea cruellement sur les communards la frousse intense qu'elle avait éprouvée.

30.000 des meilleurs fils des opprimés payèrent de leur vie la rançon de la téméraire entreprise de 1871. D'autres milliers furent conduits aux bagnes.

La bourgeoisie triomphait momentanément. Par la parole et par la plume, elle expliqua que la Commune de Paris n'avait été qu'une émeute sans portée générale, un putsch sans lendemain et que toute possibilité de retour de pareille chose était définitivement écartée.

Karl Marx, voyant beaucoup plus loin que la bourgeoisie, comprit immédiatement et affirma que la Commune laisserait une trace indélébile dans l'histoire de la civilisation. Il se mit à l'école de l'expérience parisienne et en dégagait une série d'enseignements d'une importance décisive pour la lutte révolutionnaire.

La question de savoir si les ouvriers pouvaient se servir de l'Etat bourgeois comme levier de leur libération ou au contraire, s'il est indispensable que le prolétariat brise cette machine étatique par l'insurrection armée et la remplace par un outil de domination forgé par lui; ce problème qui restait jusque là en suspens, fut définitivement tranché par Marx à la lumière de l'insurrection de Paris.

«La Commune notamment a démontré qu'il ne suffit pas que le prolétariat s'empare de la machine d'Etat Bourgeois, pour la faire servir à ses propres fins» et «qu'il faut la détruire de fond en comble».

Un second enseignement fondamental fut la nécessité pour le prolétariat de créer son parti politique totalement indépendant de la bourgeoisie, tant organiquement qu'idéologiquement.

Le sang des communards ne fut donc pas versé en vain. Marx, grâce à la Commune, venait de dégager les éléments qui allaient permettre au prolétariat de faire mordre la poussière aux exploités.

Aujourd'hui, en 1937, réformistes et staliniens, fraternellement unis dans la trahison des intérêts vitaux du prolétariat, ont réalisé le «Front Populaire». Trouvant les enseignements de Marx désuets pour notre siècle, ils repoussent comme une utopie romantique la destruction de l'Etat bourgeois et l'indépendance de l'action ouvrière de toutes formations bourgeoises. Pour eux la lutte sociale se limite désormais aux combines parlementaires et au maintien de leur situation privilégiée de laquais du Capital.

Et cependant, ces gens fêtent aussi l'anniversaire de la Commune. Leur toupet peut aller jusque là parce qu'ils sont parvenus à tromper, à bernier les ouvriers, à les détourner de leur mission historique : LA REVOLUTION MONDIALE. Ils peuvent faire tout cela aujourd'hui impunément. Mais demain, un demain qui n'est peut-être pas si éloigné, ils subiront le même sort que les Kérénsky de la Russie d'Octobre 1917.

En attendant ce jour, nous ne pouvons nous empêcher de crier : Traîtres Réformistes et Staliniens, Bas les pattes de la Commune, car chacun de vos éloges à son égard est une insulte !



Un article de J.-B. Clément
écrit en Avril 1871

Les Rouges et les Pâles

On a toujours trompé le peuple; le tromper pour en vivre, c'est l'affaire des gens qui se font du lard à ses dépens et qui se pâment de bien être pendant qu'il gèle dans les rues où leurs victimes battent la semelle sur les pavés, pendant qu'il fait faim dans les taudis, où grouillent des enfants qui se blotissent comme de petits lapins pour avoir moins froid.

Pour épouvanter ces pauvres diables et leur arracher leurs sous, — et comme ils sont beaucoup sur terre, ça finit par faire des pièces blanches pour nos exploités. — on leur dit que les hommes de 89, de 93 et de 48 étaient des rouges, c'est-à-dire des coupeurs de têtes, des buveurs de sang, des mangeurs de chair fraîche.

Le pauvre peuple, rivé au collier de misère, a vu de grands drames, et, comme il est sur terre pour travailler, souffrir, ruminer et entretenir un tas de gueux, il n'a même pu apprendre à épeler chez M. Butor, de sorte qu'il est obligé de croire ce qu'on lui dit, puisqu'il ne peut pas lire la vérité écrite par des hommes qui le défendent.

Pauvres, soyons hommes !

Malgré que nous soyons poursuivis et traqués par des ambitieux qui ne sont pas plus forts que nous, — oh ! non ! ce serait humiliant de penser cela, ils sont plus lâches, voilà tout, — nous ne cesserons pas de vous dire la vérité et de l'écrire : donc que ceux qui savent lire réunissent leurs voisins chez eux et leur fassent la lecture. En même temps qu'ils se réchaufferont par l'union, ils s'instruiront par la pensée.

Sans grandes phrases, sans tourner vingt quatre heures autour du sujet, je vais vous dire la différence qu'il y a entre les pâles et les rouges; et quand vous aurez lu, nous verrons ceux que vous préférez.

Cependant, ce n'est pas sans chagrin que je me vois obligé de vous prouver une fois de plus qu'on vous a trompé, qu'on vous trompe et qu'on vous trompera longtemps encore, si vous persistez dans votre ignorance, et si vous subissez tout par crainte ou par tolérance, si vous êtes humiliés de votre misère et que vous croyiez que vous n'êtes pas des hommes parce que vous êtes des pauvres.

Allons donc, misérables ! vous êtes la grande famille de la terre; vous êtes nombreux comme les épis de blé; vous êtes larges, solides, bien plantés comme les chênes; vous n'avez qu'à vous prendre par la main et à danser en rond autour de ce qui vous gêne pour l'étouffer. Faut-il donc vous aiguillonner, vous pousser par vos flancs creux, vous exciter comme des bœufs à la charrue pour vous faire aller de l'avant et vous forcer à marcher vers l'avenir qui doit vous sauver ?

Allons donc, misérables ! si vous avez trop de crasse sur vos camisolles de force, trop de clous à vos colliers; si vous avez la poussière des siècles sur vos besaces, les toiles d'araignée de la misère sur vos sacs, secouez-vous ! Frémissez ! Faites trembler votre peau comme les chevaux quand on les cingle, et la crasse et la poussière et les toiles d'araignée iront ça et là s'étaler sur les beaux habits, sur les chapeaux à plumes, sur les chamarrures, sur les manteaux d'hermine de gueux de la haute qui brillent comme des soleils en exploitant votre misère et votre inertie.

Vous le voyez bien, l'égalité ne tient qu'à un coup d'épaupe !

Maintenant voyons un peu les rouges et les pâles, deux espèces d'hommes qui ne boivent pas, ne mangent pas et ne pensent pas de même. Tout cela peut paraître monstrueux, mais vous allez voir que je dis vrai : d'abord vous n'avez pas le droit d'en douter.

Les Rouges

Des hommes de mœurs douces et paisibles, qui se mettent au service de l'humanité quand les affaires de ce monde sont embrouillées et qui s'en reviennent sans orgueil et sans ambition reprendre le marteau, la plume ou la charrue. Ils s'habillent comme vous : ils portent une limousine ou un gros manteau de drap quand il fait froid, une simple cote et une vareuse quand il fait chaud; ils habitent comme tout le monde, n'importe où; ils vivent comme ils peuvent, et mangent parce qu'il faut vivre.

Les Pâles

Des hommes de mœurs frivoles et tapageuses, qui intriquent, cumulent les emplois et embrouillent les affaires de ce monde. Pétris d'orgueil et d'ambition, ils se drapent dans leur infamie et font la roue sur les coussins moelleux des voitures armoriées qui les transportent de la cour d'assise au bague du Tréport. Ils ne s'habillent point parce que les mœurs et la température l'exigent, ils se costumant pour vous éblouir et vous faire croire qu'ils ne sont pas de chair

et d'os comme vous; leur vie est un éternel carnaval, ils ont des culottes courtes pour aller à tel bal, des pantalons à bandes dorées pour aller à tel autre; ils ont des habits vert-pomme brodés sur toute les coutures, des chapeaux à cornes ornés de plumes; je vous demande un peu si tout cela n'est pas une vraie comédie, si ce n'est point une éternelle descente de la Courtille ?

Ils n'habitent point, ceux-là, ils demeurent dans des hôtels: tout y est d'or, de marbre, de velours, tout y est doré sur tranches, depuis les meubles jusqu'aux larbins. Ils ont depuis des valets de pied jusqu'à des donneurs de lavements.

Leurs chevaux sont mieux vêtus que vous, leur chiens sont mieux nourris et mieux soignés que vos enfants. Il est cent mille pauvres en France qui seraient heureux de demeurer dans les écuries de leurs chevaux ou dans les niches de leurs chiens.

Les pâles ne mangent pas parce qu'il faut vivre, non; ce sont des goinfres pour lesquels il existe des Chabot qu'on décore parce qu'ils ont trouvé l'art d'assaisonner une truffe; des goinfres pour lesquels un Vatel se brûle la cervelle, quand sa sauce n'est pas dorée à point.

Les Rouges

Ceux-là ne veulent plus que vous payiez des impôts pour entretenir les autres; ceux-là ne veulent plus qu'il y ait des casernes et des soldats, parce que, n'étant pas les ennemis du peuple, ils ne le craignent pas; ils savent, ceux-là, que le peuple se fait armer quand ses frontières sont menacées.

Ils veulent que vous ayez votre part d'air et de soleil; que nous ayons tous également chaud et que nous ne mourions pas d'inanition à côté de ceux qui crèvent d'indigestion.

Ils veulent qu'il n'y ait plus de terres en friche, de pieds sans sabots, de huches sans pain, de pauvres sans lit, d'enfants sans nourrices, de foyers sans feu, de vieux sans vêtements.

Ils veulent que les lois soient les mêmes pour tous; qu'on ne dise plus aux victimes qu'il faut être riche pour poursuivre les coupables.

Ils veulent la liberté, c'est-à-dire le droit de travailler, de penser, d'écrire, d'être homme, d'élever ses enfants, de les nourrir, de les instruire, d'en faire des citoyens.

Ils veulent le droit de vivre enfin.

Ils veulent l'égalité, ils disent qu'il n'est pas d'hommes au-dessus des autres; que nous naissons tous et mourons de même; que les titres sont des injures faites à la dignité de l'homme; que deux enfants couchés dans le même berceau n'ont pas sur le front de marques distinctives. Ils veulent l'égalité dans l'instruction, l'égalité dont la nature a prouvé l'existence par la naissance et la mort des hommes.

Ils veulent la fraternité, les rouges ! la fraternité entre les peuples, sans esprit de nationalité, sans préjugés de religion, sans différence de ciel. Ils veulent que le fort secoure le faible; que le vieillard conseille l'enfant, que le jeune protège le vieillard.

Ils ne veulent plus qu'il y ait des bureaux de bienfaisance et des huches de charité : le bureau de bienfaisance doit être l'humanité tout entière, la huche de charité doit être chez tous les citoyens.

Ils veulent la fraternité, parce que c'est le point de départ de la liberté et de l'égalité.

Les Pâles

Les pâles, au contraire, veulent que vous soyez surchargés d'impôts et que vous les payez sans dire ouf ! Ils arrachent des bras à la terre, ils appauvrissent votre agriculture et vous prennent vos enfants parce qu'il faut des soldats pour faire exécuter leurs volontés et vous obliger à vous courber